

L'APPEL DE LA SIRENE

l'accoutumance au travail
de Daniëlle Linhart, éd. Sycomore 200 p.

Le style excessivement polémique des premières pages ne doit pas nous décourager. A en croire Daniëlle Linhart, en effet, il y aurait un consensus pour affirmer la « désaffection vis-à-vis du travail » en faveur du non-travail, qui servirait à justifier la précarisation des statuts des travailleurs, l'abandon par ceux-ci de l'organisation du travail au main des spécialistes, et délivrerait un satisfecit à la « civilisation des loisirs » ! On reconnaît là les critiques que l'on pourrait adresser aux thèses les plus caricaturales prônant la « société duale », mais est-il bien utile de polémiquer contre des caricatures ?

Mais l'auteur en vient très vite au cœur de son sujet : le rapport des ouvriers au travail, analysé à partir d'enquêtes ouvertes. Et là, ça devient... mieux que bien, succulent. A travers les interviews se dessine une carte, infiniment nuancée (et subtilement analysée par Daniëlle), des attitudes face au travail concret et des jugements sur la place du travail dans la vie. Deux questions bien différentes : le travail peut être à la fois insupportable et indispensable (pas seulement pour le fric : pour voir du monde, faire quelque chose, etc.). D'où découlent les attitudes face à l'absentéisme (ah ! les excellentes justifications avancées par les tenants de la « nouvelle morale ouvrière » !), aux contrôles des officines genre Securex, et à la coopérative ouvrière (tentative de « Travailler autrement », dont l'auteur analyse les pièges à partir de trois études de cas).

L'aspect le plus neuf est la révélation d'une « nouvelle morale ouvrière », héri-tière désenchantée de la vieille morale (celle de l'amour du travail bien fait), révoltée, dégoutée par le taylorisme, pratiquant l'absentéisme créatif et la perru-que, et que le patronat cherche à récupérer en tempérant d'un peu « d'autonomie responsable » le « contrôle direct » taylorien. Cette « désaffection = affection tra-hie » m'émeut profondément, parce qu'elle affirme la volonté des victimes de l'automatisation capitaliste de rester des êtres humains, des « roseaux pensants » : « L'idéal serait de travailler sur quelque chose qui serait un intéressement conti-nuel... par exemple, une machine dont il faudrait 50 ans pour comprendre le fonc-tionnement », dit ce P2 de 21 ans, auquel répond cet OS du même âge : « Le travail, plus t'as d'ennui, plus c'est intéressant, parce que là, t'as de la recherche... et quand t'es arrivé enfin, t'es assez satis-fait de toi, quoi, sans pour ça dire c'est toi le meilleur ! »

Contre l'invitation à faire la part du feu au travail aliéné, à mettre le boulot entre parenthèses, Danielle Linhart voit dans cette attitude-là la force de résistance anti-capitaliste la plus subversive, voire la seule subversive.

Et c'est ici que je suis à nouveau scép-tique. Bien sûr, j'aime mieux cette idéologie-là que celle du « totalement nul ». D'abord, c'est la mienne, celle du chercheur et du militant. Ensuite, c'est celle de 68, du « prenons nos affaires en main », et c'était déjà celle du meilleur marxisme (Gramsci, etc.). Mais est-il réa-liste de miser sur elle seule ? Les enquê-tes de Danielle (qui remontent à 1976) ne sont-elles pas déjà datées ? Et l'autono-mie qui se recrée dans la jeunesse, en marge d'un travail irréversiblement préca-risé, vidé de tout intérêt, est-elle forcé-ment plus fonctionnelle à l'ordre capita-liste que « l'amour-du-travail-quand-même » ?

Le problème n'est-il pas plutôt de jeter des passerelles entre les deux attitudes, de briser le fossé entre les générations et entre les « segments » de la classe ouvrière éclatée, pour reconstruire des raisons de lutter qui puissent être celles de tout(e) et de chacun(e) ?